

CHAPITRE 1

Au soir du 16 novembre 2004, Alexandre Farge arrêta sa deux-chevaux multicolore – capot vert clair, une portière noire, une autre rouge, émaillage de pièces rapportées – dans la cour d'un garagiste qui n'eut aucun mal à déceler une panne assez commune.

– Peste de carburateur! grogna le corpulent Basile, le garagiste Citroën à l'entrée de Langon sur Cher, coquette petite ville établie de chaque côté de la nationale reliant Vierzon à Saint-Aignan.

– C'est grave? s'inquiéta l'automobiliste.

– Non. Ça existe encore, des carbus de deux-pattes. Sauf qu'il faut se faire servir à Vierzon.

Disant cela, Basile s'était redressé: malgré le faible éclairage de la piste du garage, ce mardi soir de novembre, la mine du bonhomme resplendissait, bouille écarlate et luisante, un œil mi-clos et l'autre cherchant à deviner une réaction de son client.

Celui-ci, une cinquantaine, soixantaine au plus, au visage

rustaud mais avenant, quoique mal rasé, portant relativement propre, tira une montre de son gilet et demanda sans plus de discussion :

– Il est dix-huit heures trente. Je me doute que vous n’allez pas réparer ce soir ?

– Non. – Le mécano s’essuya les mains dans un chiffon et s’aperçut de l’air désolé qui soudain défigurait ce client. – Enfin, je peux le nettoyer, votre carbu. Il tiendra jusqu’à Vierzon si vous préférez rejoindre la ville avant la nuit. Bien sûr, là-bas, dès demain, il faudra faire réparer.

L’automobiliste réfléchit un moment, jetant un regard circulaire autour de lui. À l’insolence collective d’un bataillon de panneaux publicitaires voilant les lumières de maisons éparses s’ajoutait l’alignement de platanes, de poteaux de lignes téléphoniques et électriques, de lampadaires pour annoncer l’approche d’un gros bourg de province.

– Nous sommes à Langon, n’est-ce pas ?

– Oui, oui, c’est ça, bredouilla Basile.

Cet inconnu pour le garagiste, mince et de bonne taille, un peu voûté, semblait scruter cette entrée de petite ville. Planté, sans geste quelconque, sauf à tenir son menton dans sa main avec un air de raviver des souvenirs, il dit :

– J’ai dû passer ici il y a longtemps... Bon ! Le temps ne presse pas. Dites-moi si l’on peut coucher dans ce bled, auquel cas je reprendrai ma bagnole demain.

– Vous avez l’auberge *du Vieux Pressoir*, c’est à l’autre bout du centre-ville.

– C’est convenable ?

– Bof... Confortable, oui... Pas trop cher, pas trop... regardant.

Le garagiste finit sa phrase en détaillant son client de haut en bas. Ni trop propres, ni franchement repassés, ses

vêtements semblaient corrects. Un manteau trois-quarts couvrait un gilet de laine épaisse – l’hiver approchait: rien de surprenant dans cette mise complétée par un pantalon de ville malgré tout douteux et une paire de bottines.

Une voiture se gara à l’une des trois pompes de la station. Basile servit l’essence en échangeant quelques mots avec la conductrice, une jeune femme. Puis il revint d’un pas pesant vers la deux-chevaux.

– C’est une instit, dit-il, Mlle Desardennes.

– Ah!

– Elle déjeune là-bas, au Vieux Pressoir. Le soir, elle doit se débrouiller chez elle, enfin... je pense. Bien... Votre caisse tiendra bien jusqu’à l’auberge. Défaites vos bagages, passez la nuit et revenez me voir demain matin, hein?

– Bon. OK. On va faire comme ça.

– Attendez une minute, monsieur.

Basile s’engouffra dans son atelier et réapparut presque aussitôt, tenant une bombe aérosol dont il aspergea le produit sur le moteur.

– C’est du «start», ça, monsieur. Ça vous ferait démarrer un char d’assaut bloqué depuis la guerre! Allez-y!

– Je vous dois quelque chose?

– Mais non, on réglera tout ça demain. Je serai ouvert à sept heures et demie. C’est tôt, je sais bien... C’est pour les pompes, pour les gars qui partent au boulot. Moi, c’est Basile, ajouta-t-il en tendant la main que son client serra volontiers.

– Je m’appelle Alexandre, Alexandre Farge. Ne craignez rien, je vais suivre votre conseil, je passerai la nuit au Vieux Pressoir.

À ce moment, une autre voiture, une Alfa Romeo, s’arrêta brutalement aux pompes. Basile ne courut pas, abaissant

tranquillement le capot de la deux-chevaux. Le nouveau client klaxonna, impatient.

– C'est un nerveux, fit le pompiste en haussant les épaules.

Dès le plein fait, l'Alfa démarra en faisant crisser les pneus.

Revenant vers le dénommé Alexandre, qui s'apprêtait à quitter le garage, Basile fit cette remarque en pouffant :

– C'est un toubib, le docteur Hubert. Très nerveux ces temps-ci, très, très nerveux... Y'a une histoire de bonne femme là-dessous !

Les deux hommes rirent de bon cœur.

Dans les rues, peu à peu, les magasins ferment, la bourgade se clôt derrière ses volets. À peine voit-on encore deux ou trois femmes qui bavardent sur le trottoir, revenues de courses ou se rendant à un office du soir, le passage sur sa bruyante mobylette d'un buveur attardé, un enfant promenant son chien... C'est lorsque les villes se taisent que les foyers s'animent, et la nuit vient, la nuit qui tend ses pièges.

Notre homme gara sa deux-chevaux le nez dans une haie de fusains ceignant la cour de l'auberge *du Vieux Pressoir*. L'exiguïté de cet espace réservé aux voitures des clients le força à plusieurs manœuvres fort bruyantes, un raffut pétaillant qui ne manqua pas d'alerter les hôteliers et leurs gens de service. Sorti de sa cuisine, le patron attendit qu'un nuage de fumée se dissipât pour apercevoir le nouvel arrivant, aux allures de vagabond, porteur d'une valise de carton sanglée par des tendeurs et d'une grosse boîte en bois verni soutenue à l'épaule par une courroie de cuir. On eût dit un de ces colporteurs qui allaient à une époque de village en village, de bourg en bourg proposer des marchandises hétéroclites.